

L'origine de l'h secondaire liégeois

A propos d'une explication psycho-physiologique

par LOUIS REMACLE.

Le liégeois prononce aujourd'hui de la même façon — [h] ou [x] suivant les cas — deux *h* d'origine différente : *h*₁, l'*h* primitif, qui est *h* depuis que les Germains l'ont donné au roman ; *h*₂, l'*h* secondaire, qui procède en général de groupes contenant une sifflante influencée par un yod.

A l'histoire de ce dernier, j'ai consacré plusieurs chapitres de mon mémoire sur *Les variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise* (1).

Si l'on admet que, d'ordinaire, *h*₂ remonte à *ys* ou à *yz*, on reconnaît d'emblée dans cette évolution, au point de vue physiologique, un affaiblissement, un recul du point d'articulation et une augmentation de l'aperture (*Var.* 202) : autant de phénomènes courants, qui définissent, peut-être sans les expliquer réellement, de nombreux changements phonétiques.

Mes hypothèses n'ont pas dépassé ce point. Aurais-je dû retracer avec plus de détails encore une évolution située quasi tout entière dans le passé? Fallait-il m'efforcer de préciser davantage les déplacements articulatoires qui ont produit notre *h*? La tâche était difficile, peut-être vaine ; et je ne l'ai pas entreprise. Mais un phonéticien allemand,

(1) Sous-titre : *Le problème de l'h en liégeois*. Bibliothèque de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. xcvi, Liège et Paris, 1944. — Je renvoie à ce livre par l'abréviation *Var.* suivie de la page.

OTTO VON ESSEN, l'a franchement abordée dans un bref article paru pendant la publication de mon travail (1).

D'après VON ESSEN, la « volatilisation » (Verflüchtigung) de la sifflante manifeste deux importants aspects physiques de la parole : la tendance à l'uniformisation de l'effort (Ausgleich der Teilkräfte) et la préparation d'une articulation subséquente (Vorbereitung).

Expliquons sommairement cette double action.

1° Moins l'articulation utilise d'énergie, et plus augmente l'action de la « voix » ou du souffle : s'ils perdent leur intensité articulatoire, les phonèmes du type *s* acquièrent un supplément de souffle et se transforment en aspirée pure.

2° Presque toujours, c'est devant une voyelle, phonème plus ouvert, que la sifflante se volatilise. Ici apparaît le principe de la « préparation ». Par un phénomène inconscient, la consonne qui précède une voyelle tend à s'ouvrir ; pendant son articulation même, la langue et la mâchoire inférieure s'abaissent anticipativement. Cessant par suite d'être sifflant, l'*s* s'engage sur le chemin de la volatilisation, dont le terme est [h], et même zéro, l'anéantissement...

Telle est l'action des deux tendances invoquées.

L'auteur observe au surplus que l'évolution a pu, dans certains cas, s'effectuer analogiquement. Il note aussi qu'un curieux « développement régressif » (rückläufige Entwicklung) nous ramène parfois de *h* à *f* à la finale : *ouh* → *ouf*. Ce mouvement, il l'explique comme suit :

A la finale, sous peine de n'être pas entendu, le [h] nécessite un surcroît de souffle. Or, le locuteur tend à garder constante la dépense d'air. Afin d'atteindre ce résultat tout en faisant percevoir le phonème final, qui était d'abord [h],

(1) *Zur Phonetik des ostwallonischen h*. Archiv für vergleichende Phonetik, 7, 1943-4, p. 58-63.

il établit sur le parcours du souffle un obstacle qui transforme ce [h] en *f*.

Ces observations supplémentaires valent d'être retenues, la dernière surtout, qui répand, sur des faits exceptionnels et particuliers en apparence, une lumière nouvelle où ils prennent leur véritable signification.

Mais que faut-il penser du corps même de l'article, qui concerne la volatilisation d'*s* en *h*?

La démonstration renferme une lacune fondamentale qui la débilite étrangement. Les explications psycho-physiologiques qui la constituent en ordre principal viennent après une série d'équations phonétiques qui donnent un étymon et son aboutissement (par ex. *excute-re* → *heûre*) sans aucun intermédiaire. Chaque étymon contient un *s*, chaque aboutissement un *h*. Mais comment suffirait-il d'expliquer le passage d'*s* à *h* pour rendre compte adéquatement et complètement des faits wallons?

Dans l'ensemble, VON ESSEN ne considère pas ceux-ci avec toute l'attention requise. Sans aucun doute, il a raison de rappeler que l'*s* se volatilise déjà en grec ancien ; mais un complément de recherches lui eût révélé que l'*h* se forme autrement et moins simplement en wallon qu'en grec.

Si l'on excepte un petit nombre de cas vraiment spéciaux, une bonne douzaine au total (*Var.* 82 sv. : H, I, J), ce n'est pas l'*s* pur qui se volatilise en liégeois. Le plus souvent, c'est un *s* intervocalique combiné avec yod (*-ce-*, *-ci-*, *-sy-*, *-ty-*, *-ssy-*, *-sty-*, *-x-*) : au départ du glissement vers *h*, il faut mettre alors *ys*, *yz* (*Var.* 332). Souvent aussi, c'est *s* combiné avec *k* dans le groupe *sk* : *sca-la* → fr. *échelle*, nam. *chôle*, ard. *châle*, liég. *hâle*.

Réduire l'histoire de notre *h*₂ au passage d'*s* à *h* est donc absolument superficiel.

C'est négliger d'abord le fait essentiel de la combinaison

de l'*s* avec *y* ou avec *k*. Du groupe *sk*, VON ESSEN ne parle même pas dans son explication, à moins qu'il n'y songe lorsqu'il observe que *k* et *g* se réduisent à *h* de la même façon que *s* — ce qui serait, en l'espèce, une erreur, puisqu'en wallon *k* n'évolue ainsi que dans le groupe *sk*.

C'est négliger ensuite toutes les étapes intermédiaires de l'évolution. L'étude géographique des dialectes vivants, conjugée avec l'étude phonétique des procès, permet de deviner qu'entre les groupes de départ et l'*h* s'est intercalée une phase chuintante *š* ou *ž*, conservée d'ailleurs en namurois et en ardennais. Dans le cas de *sk*, — et j'aurais dû mettre ce détail en vedette dans mon mémoire, — la phase *š* paraît certaine : *sk* → *stš* ne saurait guère aboutir à *h* sans passer par *š*. Dans les autres cas, la chuintante est probable. De toute façon, l'existence de la phase chuintante est un fait ou une présomption fondamentale que la démonstration psycho-physiologique doit retenir si elle ne veut pas travailler à vide.

Reprenons donc l'évolution à son début.

Dans les cas les plus importants, nous partons de *ys*, *yz*. De là à la chuintante, il n'y a qu'un pas. L'articulation le franchit d'elle-même, dans le jeu que permet la marge d'approximation phonique du signe, et par un glissement tout naturel, aussi naturel que la variabilité, l'instabilité inhérente aux activités des organes vivants de la parole. Dans le cas de l'*s* pur, il n'est pas interdit de penser à une origine analogique de *š*. Dans le cas de *sk*, enfin, l'on arrive à la chuintante par une autre voie : *stš* se réduit à *š* en vertu de la loi des apertures (*Var.* 208-9).

De la chuintante à l'*h*, le mouvement doit avoir suivi deux chemins différents :

1° La sonore *ž* paraît avoir donné [h] directement (*Var.*

314). Cette réduction manifeste-t-elle la double tendance invoquée par VON ESSEN? C'est possible.

2° La sourde *š* n'a pas produit directement l'aspirée pure. Certes, en fin de mot ou de syllabe, elle ne pouvait guère donner autre chose que [x] : un [h] en cette position se serait probablement amui très vite. Mais ailleurs, à l'initiale et entre voyelles, elle pouvait donner [h], puisqu'elle a fini par le faire dans le dialecte actuel. Or, en ces deux positions, c'est-à-dire au début de la syllabe, [š] est d'abord remplacé par la fricative [x]. Pourquoi ce [x] s'intercale-t-il de la sorte entre [š] et [h]?

Pour répondre à cette question, l'article de VON ESSEN ne fournit pas les éléments voulus. Constance de l'effort, préparation : ces raisons ne suffisent pas, puisqu'elles nous mènent à [h] aussi bien qu'à [x]. Il faut autre chose.

Si [x] figure ainsi à des endroits où les reconstructions de notre esprit placeraient plutôt un [h], peut-être est-ce parce que ce [x] fricatif est auditivement et articulatoirement plus proche de *š*, peut-être aussi parce que, dans le secret de la subconscience, où se pèse l'effort articulatoire, le passage de *š* à [x] s'effectue sans rompre l'équilibre et la structure habituels du mot. C'est au fond une fricative palatale qui se substitue à une autre fricative palatale.

Il subsiste naturellement diverses questions. La chuintante naît-elle plus tôt à la finale qu'ailleurs? S'est-elle formée avant la chute de la voyelle finale? Autant d'énigmes.

L'exploration des dialectes vivants, éclairée par celle des documents anciens, révèle que le [x] fait place ici à un [ç] (ramené ensuite à *š*), là à [h] (*Var.*, chap. 6). Le [ç] peut être considéré comme une variante de [x], développée dans la marge d'approximation phonique du signe. Quant à [h], on le tirera de [x] de la même manière que VON ESSEN le tire de l'*s*...

Allons-nous, maintenant, nous arrêter? Renonçons-nous à mener plus loin nos hypothèses? Nous en avons, certes, le droit; la prudence même nous le commande. Les nouvelles démarches de notre imagination ne nous découvrent plus que des paysages brumeux et incertains.

Mais, au fait, la brume et l'incertitude ne nous enveloppent-elle pas depuis longtemps? Ainsi que VON ESSEN lui-même, nous avons envisagé une succession phonétique continue, sans hiatus, sans intervalle. Cette continuité fût-elle authentique, oserions-nous affirmer que notre tableau psycho-physiologique représente exactement les faits révolus? Que resterait-il de nos suppositions si quelque miracle nous rendait soudain le passé?

Or, une transformation phonétique ne suit pas toujours dans le temps une ligne continue. Il arrive qu'elle couvre deux générations et comporte deux temps: chez les parents, une altération légère amorce ou prépare le changement; chez les enfants, l'innovation surgit, brusquement accomplie. Ainsi du moins semblent aller les choses dans le retour du *hy* à *ʃ* en Ardenne liégeoise (*Var.* 195).

S'il en a été de même pour *h*₂, — mais comment le savoir? — on peut très bien admettre que, dans une première génération, le *ʃ* intermédiaire ait glissé plus ou moins vers le type des fricatives aspirées, et que le [x] se soit répandu dans la génération suivante...

Hypothèse, sans doute, que tout cela. Mais, toute psycho-physiologique qu'elle est, l'explication de VON ESSEN est-elle autre chose qu'une hypothèse?

En tout cas, cette explication appelait des compléments et des correctifs. Elle ne tenait compte ni de la situation actuelle des patois, ni des stades intermédiaires de l'évolution. Il fallait, pensons-nous, la confronter avec ces éléments essentiels pour déterminer sa portée exacte.

Seraing, juin 1945.